

Un appel à l'action et à la réflexion

DANIEL TANURO, *Trop tard pour être pessimistes ! Écosocialisme ou effondrement*, Saint-Joseph-du-Lac, M éditeur, 2020, 216 pages

Jonathan Durand Folco

Volume 15, numéro 1, automne 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94536ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Durand Folco, J. (2020). Compte rendu de [Un appel à l'action et à la réflexion / DANIEL TANURO, *Trop tard pour être pessimistes ! Écosocialisme ou effondrement*, Saint-Joseph-du-Lac, M éditeur, 2020, 216 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 15(1), 34–36.

Un appel à l'action et à la réflexion

Jonathan Durand Folco
Professeur adjoint, Université St-Paul

DANIEL TANURO

TROP TARD POUR ÊTRE PESSIMISTES! ÉCOSOCIALISME OU EFFONDREMENT

Saint-Joseph-du-Lac, M éditeur, 2020,
216 pages

Alors que 2020 fut marquée par la grande pandémie de COVID-19 qui a bouleversé la planète, plusieurs plaident pour une «relance» de l'économie et de la croissance pour accélérer le retour à la normale. Si les élites économiques et politiques plaident pour une transition basée sur le paradigme du «capitalisme vert», l'ingénieur agronome Daniel Tanuro nous lance un avertissement: «la pandémie nous suggère un objectif plus ambitieux: déconstruire la Machine». À la suite de son ouvrage, *L'impossible capitalisme vert* rédigé dix ans plus tôt, Tanuro reprend, réactualise et approfondit ses thèses concernant l'incompatibilité structurelle entre le capitalisme et l'écologie, et propose en guise de solution l'«alternative écosocialiste» comme réponse aux crises du présent.

La préface, écrite en plein cœur de la première vague de la pandémie, souligne l'urgence d'agir pour changer le régime d'accumulation capitaliste et bâtir un modèle de civilisation basée sur l'idée du «Prendre soin» inspirée des mouvements féministes, paysans et des travailleurs essentiels du secteur de la santé. Par ailleurs, la crise sanitaire actuelle ne doit pas nous faire oublier la crise multidimensionnelle liée à l'ère de l'Anthropocène. Dans le premier chapitre, l'auteur aborde le phénomène de la «grande accélération» de l'après-guerre. Celle-ci propulsa nos sociétés vers la surproduction et la surconsommation, amenant aujourd'hui le «spectre de la planète étuve» avec un réchauffement climatique oscillant entre 1,5 °C et 5 °C d'ici 2100, avec son lot de catastrophes et de calamités de toutes sortes. Alors que plusieurs déplorent le «déclin» de la biodiversité, Tanuro n'hésite pas à nommer cela un «massacre», avec 25 % des espèces menacées d'extinction à l'échelle globale.

Face à l'ampleur de la crise écologique, le discours sur la «neutralité carbone» est rapidement devenu l'objectif préconisé en matière de lutte contre les changements climatiques, que ce soit par les Accords de Paris de 2015 ou les États et gouvernements locaux à travers le monde. Or, l'auteur décorique dans le chapitre 2 les illusions de cet

idéal, qui représente selon lui un «projet déliant: le dépassement temporaire du seuil de dangerosité compensé par le déploiement ultérieur de technologies censées refroidir le globe». Ce solutionnisme technologique consiste à éviter les changements structurels qui seraient nécessaires pour changer notre système économique, cherchant ainsi à «tenter de sauver le climat sans mettre en danger l'accumulation du capital». Pour Tanuro, l'objectif de neutralité carbone en 2050 constitue une fuite en avant de la part des gouvernements, qui «continuent de nous entraîner dans le mur, tout en voulant croire – ou en feignant de nous faire croire – que les technologies viendront plus tard équilibrer miraculeusement émissions et absorptions».

Dans cette perspective, le quatrième chapitre remet en question les biais idéologiques de la recherche scientifique apparemment neutre et objective, y compris les présupposés de certains modèles de modélisation du climat. Tanuro cherche à débusquer les idéologies présentes dans la recherche, que ce soit les thèses (néo)malthusiennes concernant la démographie mondiale, le rapport Meadows du Club de Rome sur les «limites de la croissance», ou encore les modèles basés sur l'idée d'adaptation et de mitigation utilisés par le GIEC. L'auteur cherche moins ici à discréditer ces théories qu'à critiquer certaines solutions problématiques découlant d'une analyse purement techno-scientifique de la réalité: géo-ingénierie, énergie nucléaire, bourses du carbone, «technologies à émissions négatives», etc. En ce sens, il rejette le paradigme «technocentriste» de la transition écologique.

Dans le chapitre 4, Tanuro revient sur les raisons qui expliquent l'incompatibilité fondamentale entre le capitalisme et la préservation des écosystèmes. Loin d'être la «cause unique» des destructions écologiques, l'auteur rappelle notamment que des sociétés prémodernes ont été confrontées à des problèmes comme la déforestation et l'épuisement des ressources naturelles, et que certains régimes dits «socialistes» comme l'ex-bloc soviétique ou la Chine restent tout aussi englués dans le productivisme et la surexploitation de la nature. Mais il soutient néanmoins que le capitalisme, défini comme «une société de production généralisée de marchandises», basée sur l'exploitation du travail, la concurrence pour le profit et la détermination des besoins par le marché, amène nécessairement une société de surproduction et de surconsommation qui détruit la planète.



En guise de fausses solutions, Tanuro identifie certaines tendances dominantes de l'environnementalisme aujourd'hui, comme l'«écologie libérale» ou le développement durable adepte de la «logique win-win-win (bon pour l'environnement, pour l'économie et pour le social)». Mais il critique aussi au passage le courant de l'«écologie profonde» qui fait débiter le déraillement des problèmes non pas avec le capitalisme ou la société industrielle, mais au début de la civilisation et l'apparition des villes. Il dépeint cette vision comme flirtant avec la «misanthropie», rejetant dans le même souffle l'écologie «anti-technique» du philosophe français Jacques Ellul, pour qui le «système technicien», ou la Technique avec un grand T, serait la source première du mal. Tanuro critique aussi vigoureusement le discours de la «collapsologie» en l'associant au «fatalisme de l'Effondrement». Cette vision fait selon lui «complètement abstraction du caractère de classe de la société capitaliste», en combinant «l'autogestion des communautés locales», la nostalgie romantique, et les pratiques spirituelles qui rapprochent la *collapsologie* de l'«écologie mystique» d'inspiration *New Age*.

Pour finir, Tanuro réhabilite la dimension «écologiste» des écrits de Karl Marx, en rappelant que celui-ci n'était pas seulement préoccupé par l'exploitation de la classe ouvrière, mais aussi par la dynamique d'accumulation qui détruit les conditions naturelles et humaines de la société. Comme le souligne Marx: «la production capitaliste ne développe la technique et la combinaison du procès de production sociale qu'en épuisant en même temps les deux seules sources d'où jaillit toute richesse: la Terre et le travailleur.» C'est pourquoi il ne peut être



Trop tard...

suite de la page 34

question de réformer ce système économique selon Tanuro: «on ne change pas un glouton en mouton, le capitalisme n'est pas transformable». La seule option restante est donc l'écosocialisme, un «projet de société autogérée et antiproductiviste». Ce projet converge en partie avec l'écologie sociale et le «municipalisme libertaire» développé par le philosophe anarchiste américain Murray Bookchin, à la différence que l'écosocialisme d'inspiration marxiste considère que «les communautés locales ne suffisent pas», l'État demeurant un moyen incontournable pour effectuer la transition.

Tanuro réhabilite enfin l'idée de planification que ce soit à l'échelle locale, régionale, nationale et mondiale. Celle-ci ne devrait pas être bureaucratique et centralisée, mais articulée à la démocratisation des lieux de travail. Alors que plusieurs livres restent souvent évasifs en termes de programme, l'auteur écosocialiste n'hésite pas à formuler des propositions: socialisation des secteurs de l'énergie, de la finance et de l'agro-industrie jumelée à leur décentralisation; «inventaire des productions/transports inutiles pour les supprimer»; adoption de législations strictes pour encadrer «la durabilité des produits, l'obligation qu'ils soient réparables, recyclables, etc.»; réparation des dégâts du colonialisme; partage des richesses par une ample réforme fiscale; réforme agraire pour assurer la souveraineté alimentaire, etc.

Si le livre de Tanuro est relativement convaincant dans sa critique des fausses solutions à la crise écologique, il reste néanmoins polém-

mique dans sa critique rapide et parfois caricaturale des approches rivales en écologie politique. Au niveau du programme écosocialiste présenté en fin d'ouvrage, celui-ci a l'avantage d'être ambitieux et d'ouvrir la voie à des mesures plus radicales, mais il demeure

relativement flou quant à ses modalités concrètes de mise en œuvre et l'identification des obstacles inhérents à tout processus révolutionnaire. Comment garantir que la planification ne retombera pas dans les pièges de la centralisation d'antan? Quelles bases sociales pourront être mobilisées par un projet de «rupture» avec le système capitaliste, outre l'idée creuse de la «convergence des luttes»

ou celle de la «jeunesse en rébellion»?

Au final, *Trop tard pour être pessimistes* représente un ouvrage qui résume assez bien les thèses de l'écosocialisme en proposant des pistes de recherche et d'action pour l'avenir: démocratisation de l'économie, stratégies pour «produire moins, transporter moins, partager plus», reconnaissance de la centralité du travail de soin, renouvellement des politiques de protection sociale, exploration des formes de gratuité, de planification et d'autogestion. S'il s'avère que le capitalisme vert représente un vœu pieux, il faut inventer dès maintenant de nouvelles manières de vivre, de produire et d'habiter le monde. Le sous-titre «Écosocialisme ou effondrement», clin d'œil au slogan de Rosa Luxemburg «socialisme ou barbarie», constitue un appel à l'action et à la réflexion. Comme le souligne une citation de Walter Benjamin en exergue du dernier chapitre: «Il faut couper la mèche qui brûle avant que l'étincelle n'atteigne la dynamite». ❖

Un abonnement à L'Action nationale permet d'approfondir les problématiques auxquelles nous sommes confrontés: des analyses sérieuses, des dossiers pour agir, un regard assumé sur les essais, un point de vue québécois sur le monde.



Saisir la crise



IPSO 1995-2020
Soutenir le combat



Cégeps 101



OCTOBRES

achats au numéro et abonnements
à la boutique action-nationale.qc.ca